



Revue internationale
International Web Journal
www.sens-public.org

Le Zen au service d'une vérité décomplexée (Du rapport aux passions)

ENTRETIEN AVEC YAMADA SÔSHÔ, PAR PATRICK SIGWALT

Cet entretien avec YAMADA Sôshô, moine bouddhiste du Zen Rinzai, 27^e Révérend Supérieur du temple Shinju-an, au sein du grand complexe du Daitoku-ji, Kyoto, Japon, a été effectué à l'occasion de sa venue en France pour une conférence au Musée Guimet, Paris, dans le cadre de la parution de son livre intitulé : *Ikkyû, l'impertinence au service de la foi* ; titre choisi par l'éditeur. Il s'agit du premier ouvrage en français et japonais de la collection bilingue « Golden Nihon Collection », sous la direction de Jacques Keriguy, – une publication de la maison d'édition andorrane AnimaViva multilingüe, dirigée par Ilke Angela Maréchal et Joan Carles Casal de Fonsdeviela (<http://www.animaviva-publisher.com>). La traduction de cet essai du japonais en français a été assurée par Myriam Dartois-Aki.

Ce livre de 139 pages propose de revenir sur la biographie haute en couleur du moine Ikkyû ; un moine Zen atypique du Japon du XV^e siècle. En tant que Révérend Supérieur du Daitoku-ji, Ikkyû fonde le temple secondaire Shinju-an, dont l'auteur de cet essai, YAMADA Sôshô, est aujourd'hui le garant de cette tradition vivante. Cet entretien de presque deux heures, daté du 17 Novembre 2012, a fait l'objet d'un travail de réécriture sur la base de la traduction de Didier Davin, spécialiste du bouddhisme Zen, que je tiens à remercier ici.

Patrick Sigwalt (Institut Ricci, Paris, Correspondant pour la revue Sens Public)

Le Zen au service d'une vérité décomplexée (Du rapport aux passions)

Entretien avec Yamada Sôshô, par Patrick Sigwalt

« Bien que le patriarche Ikkyû nous ait fortement mis en garde et qu'il l'ait écrit à diverses reprises dans ses recommandations posthumes ainsi que dans d'autres textes, je lui ai désobéi. » (Yamada Sôshô, p. 138¹)

Patrick Sigwalt : Ce qui m'a frappé à la lecture de la biographie est l'importance qui est accordée à la question des sens et pas seulement du sens. Je pense en particulier au rapport entre l'amour et la quête de vérité dans l'itinéraire d'Ikkyû. Est-ce que vous pouvez nous en dire quelque chose ?

Yamada Sôshô : Du point de vue bouddhiste, lorsqu'on parle d'amour il s'agit de compassion, ce qui correspondrait davantage à l'idée d' « amour universel », tandis que du point de vue chrétien l'« amour » est plus proche du mot « love » en anglais. Pour ce qui est de la « vérité », c'est avant tout de ne pas se mentir à soi-même, et quand bien même la vérité du sujet irait se confronter à l'opinion du groupe. C'est être fidèle à soi-même quitte à être en désaccord avec les autres.

P.S. : Ce que vous nous dites là à propos de l'honnêteté renvoie au titre même du livre, *Ikkyû, l'impertinence au service de la foi*, qui semble faire l'éloge d'une certaine forme d'impertinence. Pour nous Français, ce rapport à la vérité peut évoquer en un certain sens l'esprit romantique...

Y.S. : Comme vous le savez, lorsque les chrétiens sont arrivés en Chine, le taoïsme était déjà présent avec l'idée que l'homme saint n'est pas celui qui reste seul dans la montagne et pratique une ascèse rigoureuse. Il est celui qui est capable de descendre dans le monde, et bien que son comportement puisse s'apparenter à celui d'un fou, il fait preuve en réalité d'un véritable esprit de

¹ *Ikkyû, l'impertinence au service de la foi*. Collection « Golden Nihon Collection ». A commander sur le site web de l'éditeur, e-book téléchargeable du site web.

sainteté qu'il met au service des autres. Si son apparence peut paraître bizarre, l'esprit lui reste pur. Dans le Zen, qui a été influencé par le taoïsme, on compte ainsi de nombreux exemples de personnages un peu excentriques comme le moine Budai, souriant et au gros ventre, qui voyage avec un baluchon, et qui reste pur par rapport à soi, par rapport au Tao c'est à dire au Zen....

P.S. : En effet ce qui m'a frappé dans la biographie est l'absence de frontière nette entre ce qui pourrait passer pour un comportement pathologique et l'expérience spirituelle en tant que telle ; les passions semblent être une partie constituante de l'expérience religieuse. D'ailleurs une quête qui s'origine dans l'expérience de la séparation brutale d'Ikkyû avec sa mère, et qui semble trouver un apaisement dans sa passion pour les femmes, avec l'amour comme antidote face à la perspective de la mort...

Y.S. : Effectivement on pourrait dire qu'Ikkyû est victime de son « complexe maternel ». Il était très attaché à sa mère dont il a été séparé à l'âge de six ans, ce qui s'est très certainement transformé en une attirance pour les femmes en général, mais qui peut prendre aussi des formes plus poétiques et dramatiques. C'est le cas par exemple lorsqu'il avait fait d'une jeune fille sa disciple, qu'il a élevée tout à fait honorablement, mais aussi lorsqu'il avait comme disciples une hirondelle et un bambou. Ici une absence de distinction entre les êtres humains et le monde des animaux, voire aussi avec les végétaux, qui peut passer pour étrange aux yeux des Occidentaux. Si on essaye de regarder d'un point de vue chrétien il y a des protestants et des catholiques, et si on remonte encore dans l'histoire il y a eu des courants hérétiques. Ces hérétiques pouvaient être très sincères dans leur foi et leur manière d'aborder la religion. C'est un peu la même chose avec Ikkyû qui essaye de se situer d'un point de vue qui s'écarte de la distinction entre orthodoxie et hérésie. En cela il s'oppose à son condisciple Yôsô qui prônait l'orthodoxie du temple principal du Daitoku-ji avec notamment le système des certificats d'éveil servant à valider une lignée bien définie. Un « bout de papier » contre lequel Ikkyû s'élève, car il refuse la pensée unique. Refusant le système en place Ikkyû brûle son sceau. Mais si Ikkyû avait été un chrétien, il aurait vraisemblablement fini sur le bûcher.

P.S. : Ce rapport ambigu qu'entretient Ikkyû à l'endroit de la filiation semble trouver un écho particulier dans la biographie lorsque celui-ci est sur le point d'abandonner à plusieurs reprises sa quête de vérité et qu'il pense au suicide. Un itinéraire qui laisse entendre un double mouvement de quête et de fuite à la fois. C'est comme si Ikkyû s'inscrivait dans la filiation en même temps qu'il en sortait...

Y.S. : Oui, c'est la question du paradoxe, fuite et quête à la fois. En fait Ikkyû a connu deux grands maîtres qui ont vraiment joué un rôle dans sa vie. A dix-sept ans il rencontre Ken'ô dont il devient le disciple jusqu'à vingt ans. C'était un maître qu'Ikkyû appréciait beaucoup au point de songer au suicide lorsque celui-ci décéda. Ikkyû avait alors vingt ans. Ce maître qui dépendait du Temple Myôshin-ji avait refusé le sceau comme allait le faire plus tard Ikkyû. Il existait donc déjà une mise à l'écart du courant principal. Par la suite Ikkyû rencontra Kasô qui représentait le courant principal, mais ce dernier choisit de rester à l'écart en partant à la campagne pour se consacrer uniquement à l'éducation de ses disciples. Il y avait à cette époque dans le Zen une institution dite des « Cinq Montagnes » avec des temples qui étaient en quelque sorte « nationalisés » ; ils recevaient les instructions de l'État. A côté de ces temples officiels il y avait un autre Zen plus authentique auquel appartenait Ikkyû, ce dernier faisant ainsi le lien entre ses deux maîtres. A vingt-cinq et vingt-sept ans, il a deux expériences d'éveil importantes. A partir de ce moment il continua fréquenter son maître tout en commençant à vivre par lui-même en devenant à son tour un maître. C'est pourquoi Ikkyû doit moins son succès et son statut de maître à une filiation qu'à la reconnaissance de ses disciples qui étaient nombreux. Sans ses dizaines de disciples qui étaient très célèbres, Ikkyû serait juste devenu un grand maître oublié... juste un moine fou, un peu excentrique... voilà, un simple moine auquel personne n'aurait prêté attention et sans la valeur qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Moi, je suis le 27^e Supérieur du Temple Shinju-an, ce qui signifie que cette transmission de maître à disciple se poursuit. Cela fait maintenant cinq cent trente ans à peu près. C'est en ayant soi-même des enfants que l'on prend la mesure de ce que nos parents ont fait pour nous. C'est un peu la même chose pour Ikkyû qui, une fois devenu maître, va mettre au service de ses disciples tout cet amour-compassion. Il n'était certainement pas parfait mais son amour pour les disciples était grand, ce qui tient moins à un simple bout de papier. Plus qu'un bout de papier, plus qu'un certificat de loi, c'est là un témoignage direct de l'esprit d'Ikkyû...c'est ce que désigne l'expression « une transmission sans transmission ».

P.S. : Quelle place pourrait-on donner aujourd'hui à Ikkyû au Japon et en Occident ?

Y.S. : Ikkyû est certainement le moine le plus connu au Japon, mais aussi à Taiwan ou en Chine continentale grâce au dessin animé. Ceci dit je pense que parmi les Japonais de moins de vingt ans, il y en a beaucoup qui ne doivent pas connaître Ikkyû parce qu'ils n'ont pas vu le dessin animé. L'image d'Ikkyû au Japon c'est plus qu'un grand moine, c'est l'image d'un personnage familier qui nous est proche. Pour autant ce n'est pas certain que beaucoup de gens savent qu'il est un des fondateurs de la culture japonaise ; il se trouve à l'origine de la cérémonie du thé ou de l'art floral (*ikebana*), il a eu une grande influence sur le théâtre Nô et diverses autres pratiques culturelles. En Europe et dans le monde, je pense qu'il y a peu de chercheurs qui travaillent sur

Ikkyû. Il y a un romancier Japonais du nom de Mizukami Tsutomu qui s'est intéressé à ses poèmes érotiques, et qui a sans doute influencé la perception qu'on a d'Ikkyû comme un moine très porté sur le sexe. Mais je pense que peu de gens ont conscience que c'est justement sa pureté qui se trouve au fondement de son excentricité. Il y aurait donc à travailler notre présentation d'Ikkyû. Il y a deux jours je me suis entretenu avec des catholiques, et il est vrai que pour nous il n'y a pas d'esprit missionnaire. C'est un peu notre faiblesse parce qu'on n'a pas tendance à courir le monde pour porter la bonne parole. En même temps je me demande si ce n'est pas au fond une bonne chose, parce que même si les missions chrétiennes ont contribué à construire des écoles, des hôpitaux, dans le même temps cela a amené des armées. Cela n'apportait pas que de bonnes choses, aussi des mauvaises. Et moi, au fond, je me demande si ce n'est pas aussi une bonne chose que d'avoir une hirondelle ou un bambou comme disciples. En plus Ikkyû ne cachait pas son amour pour les femmes. Il y a une expression en japonais qui dit « se faire imprégner par l'odeur », c'est une transmission beaucoup plus subtile donc. Aussi, vous m'avez demandé quelle est la place d'Ikkyû en Europe, à la rigueur c'est à moi de vous retourner la question.

P.S. : Oui au fond ce qui m'intéresse dans ce livre et plus largement dans ma réflexion sur l'Orient est la place qu'occupent les passions dans l'expérience religieuse, là où la tradition Occidentale aura refoulé cette part de vérité. Pour m'être trouvé sur le terrain à Taiwan et m'être entretenu souvent avec des moines, j'ai toujours été frappé par la facilité avec laquelle ils abordent ces questions.

Y.S. : Oui, vous évoquez la question des tabous, ce qui revient à parler du respect des interdits bouddhiques. A Taiwan, je pense, la plupart des moines respecte l'interdit bouddhique, à savoir ne pas manger de viande, ne pas boire d'alcool, ne pas avoir de relations sexuelles, etc.. Dans l'Asie du sud-est qui pratique le « Petit Véhicule » c'est encore plus rigoureux. Au Japon (j'espère que ce n'est pas l'influence d'Ikkyû !), 80% des moines sont mariés et les temples sont transmis de père en fils. En ce qui me concerne, je suis dans un temple qui a la particularité de recevoir des novices, c'est-à-dire des jeunes qui viennent de l'extérieur. Il serait difficile pour le supérieur révérend que je suis d'avoir une femme et des enfants parce que cela introduirait une différence entre ses propres enfants et les novices. Donc l'usage dans le temple où je me trouve est de ne pas se marier, ce qui est mon cas. Mais pour revenir sur la question des interdits religieux comme celui de manger de la viande – pour certaines religions le porc, mais ce peut-être aussi le cas pour d'autres animaux –, pourquoi de tels interdits ? Je pense que tout cela est lié à une histoire de passions, et en ce qui concerne la sexualité c'est dans nos gènes que de se reproduire, et on a naturellement envie d'attaquer le sexe opposé. Puisqu'on est civilisés on contrôle, mais malgré tout cela continue à ressortir et ça ne passe pas, même avec l'âge ! Dans le bouddhisme, dans le

Zen, on essaye d'utiliser cette énergie. Dans la religion catholique (l'exemple est un peu rude, excusez-moi), l'interdiction de se marier fait qu'on voit des prêtres s'en prendre à des enfants. Ne vaut-il pas mieux se marier ? Bien sûr on trouve le même cas de figure chez les bouddhistes. Il y avait autrefois notamment des moines qui se vantaient de ne pas avoir de femmes et de respecter les défenses, mais qui de l'autre côté habillaient leurs jeunes novices avec des vêtements de filles, et les maquillaient comme des filles pour abuser d'eux. Ce n'est donc là qu'un respect de façade et ça n'a aucune valeur. Pour le Zen, on essaye de ne pas mettre de couvercle sur les passions. Par exemple, tout à l'heure la jeune fille m'a apporté très gentiment du thé, et il peut arriver que je tombe amoureux juste du doigt qui tient la tasse. Je ne vais pas mettre de couvercle là-dessus mais je vais juste dire merci et dire au revoir à sa main (Yamada regarde dans la direction de la jeune fille). Donc là je n'ai pas réprimé mes passions, pas plus que j'en suis esclave. Là où Ikkyû est un peu particulier, c'est que lui composait des poèmes, notamment des poèmes érotiques. Et comme Ikkyû est un bon poète, on ne sait pas toujours si c'est de la fiction ou de la réalité, la fiction pouvant être parfois plus réelle que la réalité. Les passions nous viennent en permanence et il faut essayer de transformer cette énergie de la façon la plus belle possible. A chaque instant je les accepte et j'accepte aussi de m'en défaire. Tout ce travail de transformation des passions en énergie pour essayer de le faire de la manière la plus belle possible est ce que propose le bouddhisme.

P.S. : En vous écoutant je me disais qu'en Occident on aime sublimer par les mots, la théorie, là où Ikkyû a fait le choix de la poésie et de la calligraphie. Je me disais qu'au fond une biographie pouvait être un bon moyen de se rapprocher au plus près de l'expérience religieuse, sans fioriture ni refoulement excessif.

Y.S. : Oui, en fait Ikkyû est un moine Zen, de l'École Rinzai mais une des particularités de notre école est qu'il n'y a pas d'enseignement. Bien sûr il y a des textes qui nous disent ce qu'était l'enseignement de Bodhidharma, mais cela ne nous concerne plus aujourd'hui. La question qui se pose à nous est de savoir quoi faire de tout cet enseignement. Par exemple j'ai une tasse de thé, je n'ai pas besoin de manuel pour savoir comment boire mon thé. Évidemment dans notre pratique nous lisons des sutras, notamment le *Hannyashin-gyô* (*Sutra du cœur*) qui traite de la vacuité et qu'on respecte beaucoup, mais il ne nous dit rien sur comment marcher ou prendre le bus. Le sutra reste un sutra, et c'est très bien ainsi, mais ce n'est qu'un sutra, rien de plus. Dans ce livre sur la pensée d'Ikkyû, il y a par exemple une photo sur les instructions qu'il a données à ses disciples, et peut-être que j'aurais dû m'en tenir à cela, mais ce n'est pas ce que je voulais faire. En montrant la biographie, et là vous avez raison, et en montrant la façon dont il a vécu pendant quatre-vingt-huit ans de façon concrète, je pense qu'il y a plus beaucoup plus de réalité

qu'en essayant de traiter de sa pensée. Maintenant il faut savoir que sa biographie et la chronologie ont été écrites par ses disciples, et qu'ils ont un peu interprété les choses. Notamment ils ont effacé la présence de Shinme à la fin de sa vie pour préserver une certaine dignité de leur maître. Il n'y a pas pour nous de vérité ni de doctrine. Comme vous dites, c'est un peu un livre d'histoire, non pas pour dire que c'est un homme du passé, mais une histoire qui continue à nous intéresser. Et j'espère que je n'ai pas fait d'interprétation un peu inutile, sinon ce livre n'aurait pas de valeur et on ne pourrait même pas s'en servir comme du papier toilette, car le papier est un peu dur, ce qui ferait mal.

P.S. : Quelles seraient les continuités et les ruptures entre ce moine Zen du passé et la tradition actuelle ?

Y.S. : Aujourd'hui on travaille sur les *kôans*, qui sont des questions posées sous forme d'énigmes aux disciples et pour lesquelles il faut trouver une solution. Cela n'a pas changé puisqu'on continue à s'interroger sur les mêmes *kôans* qu'Ikkyû, sauf ceux qui ont été inventés après. La plupart de ces *kôans* vient de Chine.

P.S. : Je pensais que les *kôans* étaient plutôt des questions posées par le maître de façon spontanée....

Y.S. : Oui, en fait dans l'histoire du Zen la tension entre le maître et les disciples était beaucoup plus forte, de sorte qu'il y avait effectivement des maîtres capables d'utiliser ce verre, cette fleur, etc., pour poser une question sur le champ. Mais peu à peu toutes ces questions-réponses ont fait l'objet de recueils de propos et de compilations sur lesquels on s'appuie, lesquels recueils font eux-mêmes l'objet de commentaires de commentaires. On a par exemple le *Recueil de la passe sans porte* et le *Recueil de la falaise verte* qui sont accompagnés de commentaires qui servent aussi à formuler des questions. Un des *kôans* les plus célèbres, mais postérieur à Ikkyû, est celui où le maître demande quel est le son d'une seule main lorsque celle-ci ne claque pas dans l'autre main. Par conséquent des sous-*kôans* qui sont eux-mêmes issus de questions et qui servent à poser de nouvelles questions. Autrefois, la tension était forte et le disciple était prêt à répondre à la question, mais aujourd'hui ça ne se passe plus comme ça. Aujourd'hui, on soumet au disciple une question sur laquelle il passe plusieurs mois à méditer, et lorsqu'il pense avoir la solution, il la soumet au maître, souvent au bout de plusieurs centaines de méditations. Avec une petite cloche le maître indique si c'est la bonne réponse, puis vous repartez et continuez jusqu'au moment où le maître passe à un autre *kôan* pour signifier que vous avez réussi l'épreuve. Ce sont souvent des

réponses approximatives que fait le disciple, mais qui sont tolérées, c'est plutôt comme cela que ça se passe aujourd'hui.

P.S. : Cette pratique nous renvoie à la question du rapport au maître...

Y.S. : Aujourd'hui c'est en face à face, mais autrefois c'était le maître qui se trouvait sur une estrade avec deux à trois cents disciples, et des réponses qui passaient de l'assistance au maître. Quand un disciple donnait une réponse correcte certains disciples notaient un peu en douce et constituaient des recueils de réponses. Mais à présent pour éviter cela on fait cet exercice individuellement.

P.S. : Ça me fait penser au système de la confession, même si bien entendu ce n'est pas tout à fait la même chose, mais en tout cas une interaction entre maître et disciple qui laisse penser qu'on attend une réponse précise pour savoir ce qui est « vrai » (bien) ou « faux » (mal). Est-ce que c'est comme cela qu'il faut l'entendre ?

Y.S. : Oui c'est une question très intéressante, et effectivement le maître qui juge de la validité de la réponse du disciple est un professionnel. Il est capable de voir jusqu'à quel point le disciple est allé dans la méditation et sa concentration. Pour une même réponse il peut faire la différence entre quelqu'un qui a vraiment compris et quelqu'un qui n'a pas compris. C'est comme quelqu'un qui vous dit avec sincérité et du fond du cœur « Je t'aime », un disciple doit faire l'expérience d'une compréhension pleine.

P.S. : Vous êtes aujourd'hui le 27^e successeur d'Ikkyû, pouvez-vous nous dire quelles sont les critères de transmission, et puis-je me permettre de vous demander quel est votre parcours personnel ?

Y.S. : Vous avez ma biographie là dans le livre (temps d'arrêt). Moi je suis entré dans le Shinju-an à l'âge de douze ans, sous la direction du révérend Yamada Sôbin, donc le 26^e révérend. J'étais au temple en même temps que j'allais à l'école. Après l'université je suis allé dans un monastère dédié uniquement au Zen où je pratiquais l'ascèse. Mais quand on dit « pratiquer » c'est se lever avec un rituel du matin, après c'est couper du bois, travailler dans les champs. Il s'agit avant tout de travaux manuels. C'est cela mon parcours. Le Shinju-an est un peu particulier au sein du Daitoku-ji. Ce n'est pas un temple destiné à l'enseignement avec des moines qui seraient aptes à enseigner et décider si un courant est bon ou pas. Dans mon cas je suis juste le supérieur d'un temple qui, comme c'est marqué dans le livre, a refusé le système de transmission par le sceau. Je me trouve au sein du Daitoku-ji qui est un complexe de temples où les moines se distinguent

entre eux à partir de la couleur de leurs robes. Pour ce qui me concerne je suis assez bas dans cette hiérarchie puisque Ikkyû a refusé le système. Je suis le disciple de mon maître mais la question de la transmission se pose différemment.

P.S. : En effet on voit bien là le lien avec la biographie d'Ikkyû qui refuse la robe pourpre et qui semble exprimer un certain malaise face à la réussite.....

Y.S. : Vous pouvez penser que les moines Zen avec l'âge se détachent de la cupidité, de l'envie, de l'ambition, mais ce n'est pas du tout le cas. Au-dessus de la robe pourpre, il y a encore un niveau supérieur que de nombreux moines convoitent. Les moines sont très riches. Ce que cela change pour un moine est qu'à sa mort, il aura deux caractères en plus sur sa plaquette funéraire. C'est un peu comme les militaires qui ont plein de médailles, et qui en veulent une de plus. Il y a beaucoup de gens comme cela. C'était déjà le cas déjà à l'époque d'Ikkyû et c'est encore le cas aujourd'hui avec des gens qui ne trouvent pas ça normal. Peut-être qu'au sein du Daitoku-ji, il y a beaucoup de gens qui me détestent (Rires).

P.S. : Vous nous faites là la démonstration de l'impertinence au service de la foi. Que pensez-vous justement du titre français « L'impertinence au service de la foi » ?

Y.S. : Je ne suis pas très content pour tout vous dire. C'était le titre donné par l'éditeur, en Français et en Japonais aussi.

P.S. : Quel aurait été alors le titre ?

Y.S. : Juste Ikkyû.

P.S. : A vrai dire en tant que Français j'ai trouvé le titre très approprié dans la mesure où il entretient ce paradoxe nécessaire : composer avec l'orthodoxie, s'inscrire dans une institution pour pratiquer une voie tout en continuant à cultiver son originalité...

Y.S. : Je ne parle pas pour le titre français, mais pour le titre japonais en tout cas cela porte à confusion, car Ikkyû était très délicat et n'avait rien d'un rustre ; il se promenait avec un sabre en bois. Je pense que c'est sa pureté, en contraste avec le monde dans lequel il vivait, qui lui donne ce côté impertinent. Ce n'est pas du tout une impertinence qui se fait à l'encontre des autres mais qui est au contraire pleine de compassion et de délicatesse. C'est pourquoi j'ai peur que le titre le fasse passer pour une personne plus brutale qu'il ne l'était (Yamada écrit en caractères sur un bout de papier, en introduisant un peu d'anglais). Le terme « liberté » 自由 avant cela était un terme Zen qui a le sens d' « être sa propre cause », de se rapporter à soi-même. Non pas un

« homme libre » comme on le dirait aujourd'hui, mais une personne qui a sa propre référence. (Yamada prend la parole en anglais) : « free from something but you have your own personality ». Si on comprend bien que la « liberté » dont il est question n'est pas par rapport à quelque chose, mais un homme qui a sa personnalité propre.

P.S. : Je vais me faire ici le relais de beaucoup d'Occidentaux qui pensent que le « sujet Japonais » est différent du « sujet Occidental ». Est-ce si différent ? Au fond vous posez plus généralement ici la question de la responsabilité du sujet.

Y.S. : C'est un peu difficile, ce n'est pas le même « Je », le même « moi », le « Je cartésien » du « Je pense donc je suis », mais la recherche du soi véritable qui s'inscrit dans un contexte bouddhique différent et donc qui relève d'une autre approche. C'est le « Je » qui est en accoutance avec le Tao.

P.S. : Une relation entre le maître et les disciples qui doit être différente je suppose...

Y.S. : Pas seulement les fidèles. Regardez, comme aujourd'hui je suis là ... et je m'efforce de répondre à vos questions. Si je peux me rendre utile j'y vais... Par exemple cette année je ne suis allé qu'au Maroc et en Italie pour organiser des séances de méditation *zazen*, mais il m'est arrivé de faire dans la même année la Belgique, l'Allemagne, la France, l'Espagne, le Maroc... j'essaye de me rendre utile. Par exemple je suis allé à la rencontre de Musulmans qui m'ont demandé en cachette de les initier au *zazen*. Si on se faisait prendre c'était probablement très dangereux. Alors on n'a pas dit *zazen* mais on a dit yoga. A Tôkyô il y a des gens qui viennent dans le temple Shinju-an qui veulent faire des séances de *zazen* avec moi, c'est toujours volontiers. En fait je suis plus un instructeur de *zazen* en ce moment.

P.S. : Qu'est-ce qu'il faut entendre par « instructeur de *zazen* » ?

Y.S. : J'enseigne aux personnes comment s'asseoir, comment concentrer leur esprit et la manière de respirer, *etc...*

P.S. : On retrouve dans la biographie le rapport entre le *kôan* et la respiration qui va avec...

Y.S. : Moi je ne suis pas un maître-enseignant (*rôshi*) donc je ne donne pas de *kôan*, j'explique juste à inspirer et expirer le plus longtemps possible et à compter jusqu'à dix et répéter.

P.S. : Le *shin* japonais, tout comme en chinois, renvoie à la fois à l'idée d'esprit et de cœur en tant qu'émotion et organe. Nous occidentaux on pense beaucoup avec la tête, évidemment, et je

me demandais s'il n'y avait pas, à travers l'exercice de respiration qui accompagne le *kôan* une vérité à mettre en relation avec le corps ?

Y.S. : Moi, comme je vous ai dit, je n'ai pas le droit de donner des *kôans*, mais ce que je fais est de faire inspirer et expirer lentement, et cela compte pour « un ». Il s'agit de répéter l'exercice dix fois. Quelque chose qui est beaucoup plus difficile que ça en a l'air. Beaucoup de gens n'y arrivent pas, et je pense que c'est au moins aussi efficace qu'un *kôan*.

P.S. : Une dernière question : comment se passe votre séjour en France ?

Y.S. : Je suis venu en France en 2005, 2007 et 2009, 2010. En 2008 aussi je suis allé dans le sud de la France dans une abbaye du Thoronet pour donner aux moines des séances Zen. Je commence à avoir une petite expérience de la France et je trouve que les Français sont assez réceptifs au Zen. J'ai l'impression qu'ils comprennent assez bien ce qu'on essaye de leur transmettre. Les Allemands sont un peu trop rationnels...

P.S. : Bon, là je dois bien dire que j'ai une partie allemande que j'essaye de compenser un peu à travers mon désir d'Orient. En tout cas c'est un livre, j'en suis intimement convaincu, qui devrait permettre, à nous lecteurs Occidentaux, de nous ouvrir à d'autres façons de penser et d'envisager notre rapport à la « vérité » dans un contexte actuel difficile où l'on a tendance à oublier que nous sommes bien plus souvent traversés par la pensée qu'on ne pense réellement. Une biographie qui, par l'ouverture qu'elle propose, arrive à point nommé.

Y.S. : Je serais très heureux que ce livre permette de prendre conscience que ce « Je », ce « Moi » occidental n'est pas notre moi véritable. Je serais très heureux que ce livre soit alors le déclencheur de cette prise de conscience.